



ACTUALITÉ DES NATIONS

CHRONIQUE

CE QUE NOUS VOULONS
PROTÉGER EN 2026

VISITER NOTRE SITE INTERNET



L'HIVER COMME ENSEIGNANT
CE QUE LA SAISON FROIDE NOUS APPREND
ENCORE, GÉNÉRATION APRÈS GÉNÉRATION





**La grande famille de
GROUPE OLIVIER SEPT-ÎLES VOUS SOUHAITE
bonheur, santé et partage en cette période de Fêtes.**

Nous espérons continuer d'avancer à vos côtés...

Nous vous remercions d'avoir été là pour nous.



CONSULTEZ olivernissanseptiles.com

OLIVIER
NISSAN | SEPT-ÎLES

115, rue Monseigneur-Blanche
Sept-Îles, QC G4R 3E9
418 968-6000

L'ASSOCIATION DES CONCESSIONNAIRES NISSAN DU QUÉBEC



CONSULTEZ olivierfordseptiles.com

OLIVIER
CHRYSLER | SEPT-ÎLES

119, rue Monseigneur-Blanche
Sept-Îles, QC G4R 3G7
418 962-0842



OLIVIER
FORD | SEPT-ÎLES

690, avenue Brochu
Sept-Îles, QC G4R 2X5
418 962-3301
CONSULTEZ olivierfordseptiles.com



OLIVIER
OCCASION | SEPT-ÎLES

CONSULTEZ olivieroccasionsseptiles.com

106, rue Maltais
Sept-Îles, QC G4R 3G7
418 962-0842

Sommaire

L'hiver comme enseignant	4
Les absents de la table	8
Ce que nous voulons protéger en 2026	10
Cuisiner pour rassembler	12
Littérature autochtone	14
Mandy Gull-Masty	15



Volume 1, numéro 10, Décembre 2025

Éditeur

[Frédéric Langlais](#)

Tirage : Disponible en version Web au
actualitedesnations.ca

Contactez-nous

Vous avez une nouvelle ?

dg@actualitedesnations.ca

Réservez votre publicité

pub@actualitedesnations.ca

Actualité des nations

1038 av. De Quen

Uashat (Québec)

G4R5E4

Canada



L'HIVER COMME ENSEIGNANT

CE QUE LA SAISON FROIDE NOUS APPREND ENCORE, GÉNÉRATION APRÈS GÉNÉRATION

Dans les territoires des Premières Nations du Québec, l'hiver n'a jamais été une simple saison. Il est un maître patient, parfois exigeant, toujours honnête. Il ralentit les pas, impose l'écoute et rappelle que la survie, autrefois comme aujourd'hui, repose sur l'observation, la préparation et le respect du rythme naturel. Là où d'autres voient l'isolement ou l'inconfort, nos peuples ont toujours reconnu une période d'apprentissage.

Avant l'électricité, avant les routes dégagées et les calendriers surchargés, l'hiver dictait la vie. Il obligeait à prévoir, à partager, à se souvenir. Les réserves accumulées à l'automne, les savoirs transmis par les aînés, la capacité à lire la neige, le vent et le ciel faisaient la

différence entre l'équilibre et le manque. L'hiver ne pardonnait pas l'improvisation, mais il récompensait la sagesse.

Aujourd'hui encore, malgré les changements climatiques et les réalités modernes, ses enseignements demeurent.

Apprendre à ralentir

L'hiver nous enseigne d'abord la lenteur. Les déplacements se font plus rares, les journées raccourcissent, le territoire semble se replier sur lui-même. Cette lenteur n'est pas une faiblesse : elle est une invitation. Une invitation à observer, à réfléchir, à écouter ce qui se dit sans bruit.

Dans plusieurs communautés, les aînés racontent que l'hiver était le temps des histoires. Quand les activités extérieures diminuaient, la parole prenait le relais. On racontait les récits de chasse, les légendes, les erreurs du passé et les réussites collectives. C'est ainsi que les enseignements circulaient. Aujourd'hui, alors que tout va vite, l'hiver nous rappelle que certaines vérités ne se transmettent qu'à un rythme humain.

La préparation comme acte de respect

L'hiver n'arrive jamais sans prévenir. Pourtant, il surprend toujours ceux qui l'ignorent. Il enseigne la préparation, non pas comme une source d'anxiété, mais comme un geste de respect envers la terre et envers les siens.



Préparer le bois de chauffage, conserver la viande, réparer les outils, renforcer les habitations : ces gestes n'étaient pas anodins. Ils étaient porteurs de valeurs : responsabilité, solidarité, prévoyance. Chaque famille savait que son bien-être dépendait aussi de celui des autres. Quand une maison manquait de bois ou de nourriture, la communauté intervenait.

Dans un monde moderne où l'abondance semble acquise, l'hiver nous rappelle que rien n'est garanti. Il nous apprend à ne pas gaspiller, à partager et à penser au lendemain.

Lire le territoire autrement

La neige transforme le paysage, mais elle ne le fait pas disparaître. Au contraire, elle révèle. Les traces d'animaux deviennent visibles, les chemins anciens réapparaissent, les cours d'eau se laissent deviner sous la glace. Pour ceux qui savent regarder, l'hiver parle.

Les chasseurs et trappeurs ont toujours appris à lire la neige : sa texture, sa profondeur, sa fraîcheur. Ces détails racontent le passage du temps, les déplacements du vivant, les dangers à éviter. Cet apprentissage est un langage en soi, transmis de génération en génération.

Même pour ceux qui ne pratiquent plus la chasse, cette capacité à lire son environnement reste une leçon essentielle : comprendre où l'on se trouve avant d'agir.

L'épreuve de la résilience

L'hiver enseigne aussi la résilience. Il met les corps et les esprits à l'épreuve. Le froid fatigue, l'obscurité pèse, l'isolement peut devenir lourd. Mais il apprend aussi la force tranquille, celle qui ne s'exhibe pas, celle qui dure.

Pour plusieurs Premières Nations, la résilience n'est pas un concept abstrait : c'est une réalité vécue. Survivre à l'hiver, historiquement,



signifiait survivre ensemble. Cette résilience collective se retrouve encore aujourd'hui dans la manière dont les communautés affrontent les défis contemporains : crises sociales, pertes culturelles, bouleversements climatiques.

L'hiver nous rappelle que tenir bon ne signifie pas avancer vite, mais avancer ensemble.

Un temps pour se recentrer

L'hiver n'est pas seulement tourné vers la survie physique. Il est aussi un temps de recentrage intérieur. Les cérémonies, les moments de silence, la contemplation du territoire enneigé favorisent une forme d'introspection. On fait le bilan de l'année passée. On réfléchit à ce qui doit être laissé derrière et à ce qui mérite d'être porté plus loin.

Dans plusieurs cultures autochtones, l'hiver est associé à la sagesse. Non pas parce qu'il apporte toutes les réponses, mais parce qu'il enseigne à poser les bonnes questions.

L'enseignant silencieux

L'hiver ne parle pas fort. Il n'impose pas ses leçons par des mots, mais par l'expérience. Il ne cherche pas à plaire. Il exige le respect, l'écoute et l'humilité. Ceux qui tentent de le dominer sans le comprendre en paient le prix. Ceux qui l'observent avec attention en sortent transformés.

À une époque où le monde valorise la rapidité, la performance et la consommation, l'hiver demeure un rappel essentiel : vivre en équilibre demande parfois de ralentir, de se taire et d'apprendre.

L'hiver est un enseignant exigeant, mais juste. Et tant que nous prendrons le temps de l'écouter, ses leçons continueront de nous guider.

Joyeuses fêtes!

1 (844) 241-0022
marilene.gill@parl.gc.ca

MARILÈNE GILL

DÉPUTÉE DU BLOC QUÉBÉCOIS

CÔTE-NORD-KAWAWACHIKAMACH-NITASSINAN



LES ABSENTS DE LA TABLE

QUAND LES FÊTES RAPPELLENT CEUX QUI NE SONT PLUS LÀ



Il arrive un moment, lors des repas de fin d'année, où le regard se pose sur une chaise vide. Personne n'en parle vraiment. Elle est là, pourtant, lourde de silence. Pour plusieurs familles autochtones, la période des Fêtes n'est pas seulement un temps de rassemblement et de chaleur : elle est aussi un temps de mémoire. La table devient un lieu où la joie côtoie l'absence.

Les absents de la table prennent plusieurs visages. Il y a les aînés partis trop vite, emportant avec eux des histoires confirmées, des mots de la langue, des gestes que personne d'autre ne faisait exactement de la même manière. Il y a les parents, les frères, les sœurs, dont la place reste inscrite dans les habitudes : le rire qui manquait, la blague répétée chaque année, la manière particulière de servir la nourriture. Et il y a aussi les absences plus complexes, celles créées par l'histoire.

Les absences héritées

Dans plusieurs familles des Premières Nations, certaines absences ne sont pas dues au temps qui passe, mais aux ruptures imposées. Les pensionnats, les placements, les déracinements ont fragmenté des lignées entières. Des enfants ne sont jamais revenus à la table familiale. D'autres sont revenus changés, silencieux, incapables de reprendre leur place.

Ces absences-là ne se voient pas toujours, mais elles se ressentent profondément. Elles flottent dans l'air lors des

rassemblements. Elles se manifestent par des sujets évités, des silences prolongés, des regards qui se détournent. La table des Fêtes devient alors un lieu chargé d'une mémoire collective qui dépasse chaque individu.

Les disparus et les disparues

Pour plusieurs communautés, ces dernières années ont ravivé une douleur ancienne : celle des femmes, des filles et des personnes bispirituelles disparues ou assassinées. Leur absence n'est pas abstraite. Elle est concrète. Elle est ressentie par les mères, les grands-mères, les enfants qui grandissent sans comprendre pourquoi une place reste vide.

À chaque rassemblement, à chaque repas, leur absence se rappelle à nous. Elle nous oblige à nommer ce qui manque, mais aussi ce qui a été pris. La table devient alors un lieu de résistance : résister à l'oubli, refuser que ces absences soient normalisées.

Le deuil qui ne finit pas

Le deuil, dans nos cultures, n'a jamais été un processus rapide ou linéaire. Il se vit dans le temps, dans les saisons, dans les gestes répétés. Pourtant, la société moderne laisse peu de place à ce deuil prolongé. On attend des gens qu'ils « passent à autre chose ». Mais comment passer à autre chose quand l'absence se



Merci à nos partenaires

Agora du Vieux-Port
Aluminerie Alouettes
Amik
Bloc Québécois
Carnaval de Québec
Cirque de la Pointe-Sèche
Festigrill
Festival de Saint-Tite
Festival d'été de Québec

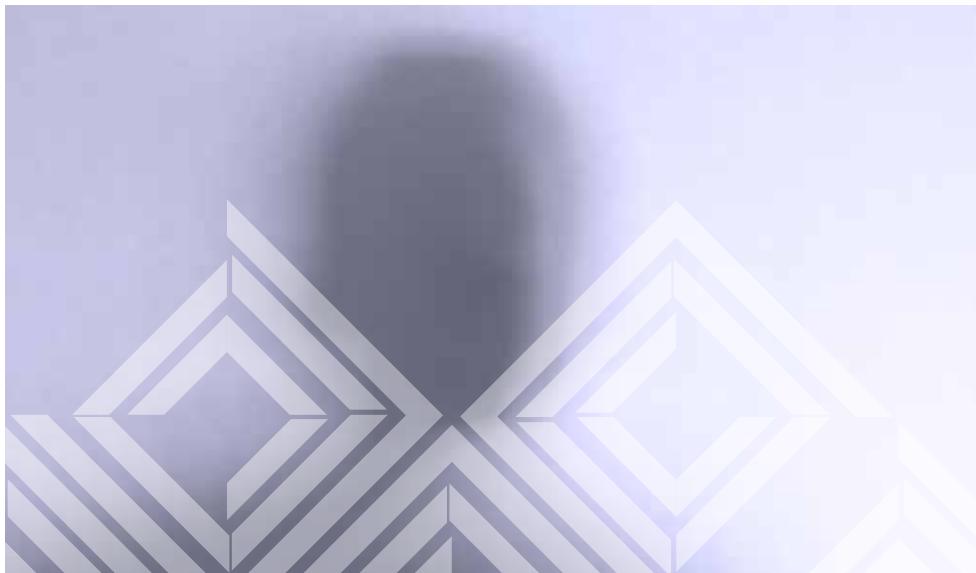
Festival Fono
Festival Kwei
Francofête
Galeries montagnaises
Garage Dany Lapointe
Groupe Gestev
Groupe Olivier
Instituts Takapesh
Le Cavac

Le Rockoniteur
Les Capitales de Québec
Loc
Mishkau Construction
Grand Prix de Trois-Rivières
Quality Inn
Rio Tinto
St-Roch en fête

Tshima minu-nipaiamiaiek^u kie, tshima minupaniek^u ume ussipipun!



De la part de toute l'équipe, nous vous souhaitons un joyeux temps des fêtes!



manifeste chaque année, au même moment, autour de la même table ?

Pour certains, la période des Fêtes ravive des blessures qu'ils avaient appris à contenir. Le bruit, la joie, les attentes peuvent devenir lourds. Il faut alors composer avec cette réalité : il est possible de célébrer tout en portant la tristesse. Les deux peuvent coexister.

La table comme lieu de transmission

Malgré tout, la table demeure un espace sacré. C'est là que se transmettent les récits, que les noms des absents sont prononcés, parfois à voix basse, parfois avec courage. Nommer les absents, raconter leur histoire, rappeler ce qu'ils aimaient manger ou dire, c'est une manière de les maintenir présents.

Dans plusieurs familles, un geste simple est posé : laisser une assiette symbolique, allumer une bougie, prononcer un nom avant le repas. Ces gestes ne font pas disparaître la douleur, mais ils lui donnent un espace. Ils rappellent que les absents font toujours partie du cercle.

Apprendre à faire place à l'absence

Les absents de la table nous enseignent, malgré eux, une leçon difficile : celle de faire place à ce qui fait mal sans se laisser submerger. Ils nous rappellent que la guérison n'est pas l'oubli,

mais l'intégration. Intégrer l'absence à la vie, à la mémoire, à l'identité collective.

Pour les Premières Nations, cette intégration est essentielle. Elle permet de transformer la douleur en force tranquille, en vigilance, en transmission. Elle permet aussi de rappeler aux plus jeunes que ceux qui ne sont plus là continuent de marcher avec nous, autrement.

Continuer malgré tout

Quand la soirée avance et que la table se vide peu à peu, les absences restent. Mais il reste aussi la présence de ceux qui sont là, vivants, debout, porteurs d'histoires. Continuer à se rassembler, malgré la douleur, montre une force immense. C'est une affirmation de vie.

Les absents de la table ne disparaissent pas après les Fêtes. Ils nous accompagnent toute l'année. Mais en décembre, ils nous rappellent avec force que se souvenir est un acte d'amour, et que la mémoire est une forme de résistance.



RECETTE AUTOCHTONE



RAGOÛT DE GIBIER AUX RACINES

Une recette de partage, nourrissante et profondément liée au territoire

Ingrédients (6 à 8 personnes) :

- ◊ 1 kg de viande de gibier (orignal, chevreuil, caribou ou bœuf en alternative)
- ◊ 2 c. à soupe d'huile ou de graisse (canola, tournesol ou graisse animale)
- ◊ 1 gros oignon, haché
- ◊ 3 carottes, coupées en rondelles
- ◊ 2 panais ou navets, en cubes
- ◊ 3 pommes de terre, en cubes
- ◊ 1 branche de céleri, coupée
- ◊ 1 litre de bouillon (viande ou légumes)
- ◊ 1 feuille de laurier
- ◊ Sel et poivre au goût
- ◊ Herbes au choix (thym, romarin, herbes boréales si disponibles)

Instructions :

1. Dans une grande marmite, faire chauffer l'huile à feu moyen.
2. Faire dorer la viande coupée en gros cubes pour bien sceller les jus.

3. Ajouter l'oignon et faire revenir jusqu'à ce qu'il soit translucide.
4. Incorporer les légumes racines, bien mélanger.
5. Verser le bouillon jusqu'à couvrir les ingrédients.
6. Ajouter le laurier et les herbes. Saler et poivrer.
7. Couvrir et laisser mijoter à feu doux pendant 1 h 30 à 2 h, jusqu'à ce que la viande soit tendre.
8. Ajuster l'assaisonnement avant de servir.

Conseils :

- ◊ Pour une touche supplémentaire de festivités, saupoudrez. Ce ragoût se prépare idéalement la veille : les saveurs seront encore plus riches.
- ◊ Servir avec de la bannique ou du pain maison.
- ◊ Chaque famille a sa version : certaines ajoutent de l'orge, d'autres des petits fruits séchés pour une touche légèrement sucrée.

Pourquoi cette recette rassemble

Le ragoût de gibier est un plat de patience. Il demande du temps, de l'attention, et se partage naturellement. Autour de ce chaudron, les conversations s'ouvrent, les silences sont respectés, et chacun trouve sa place. C'est une cuisine qui nourrit le corps, mais aussi la mémoire et les liens.



CE QUE NOUS VOULONS PROTÉGER EN 2026

Nommer l'essentiel pour rester debout, ensemble

À l'approche d'une nouvelle année, une question revient avec insistance dans plusieurs communautés des Premières Nations : qu'est-ce que nous voulons protéger, vraiment ? Pas ce que l'on dit par réflexe, pas ce que l'on répète dans les discours, mais ce qui compte au plus profond. En 2026, alors que les pressions économiques, climatiques et sociales s'intensifient, cette question devient un acte politique et culturel en soi.

Protéger, ce n'est pas seulement défendre contre une menace visible. C'est aussi prendre soin, nourrir, transmettre. C'est faire des choix, parfois difficiles, sur ce que l'on refuse de sacrifier.

Le territoire, encore et toujours

Le territoire demeure au cœur de tout. Non pas comme un symbole figé, mais comme un être vivant. Forêts, rivières, lacs, zones de chasse et de cueillette ne sont pas des ressources interchangeables : ils sont des relations. En 2026, ce que nous voulons protéger, c'est la possibilité de continuer à marcher sur la terre sans devoir constamment justifier notre présence.

Les projets industriels, les changements climatiques et la surexploitation mettent à l'épreuve cet équilibre fragile. Protéger le territoire, ce n'est pas refuser toute transformation, mais exiger d'être au centre des décisions, selon nos lois, nos savoirs et nos rythmes. C'est aussi refuser que le développement se fasse au détriment des générations futures.

L'eau comme promesse de vie

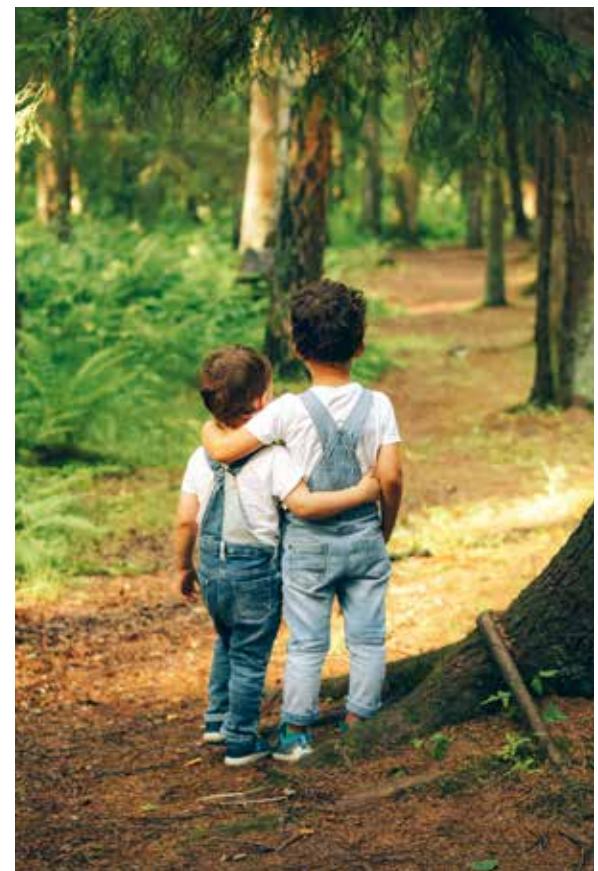
Si le territoire est le corps, l'eau en est le sang. Plusieurs communautés savent déjà ce que signifie vivre sous avis d'ébullition, voir les rivières se troubler, constater la diminution des poissons. En 2026, protéger l'eau n'est plus un slogan : c'est une urgence.

L'eau porte la mémoire. Elle relie les communautés entre elles. Elle nourrit, soigne, purifie. La protéger, c'est reconnaître qu'aucune économie ne vaut une source contaminée. C'est aussi affirmer que l'eau ne peut être réduite à une marchandise ou à un simple service.

La langue, cœur battant de l'identité

Chaque langue autochtone porte une vision du monde unique. Pourtant, plusieurs sont fragilisées. En 2026, ce que nous voulons protéger, ce sont nos mots — ceux que nos grands-parents parlaient naturellement, ceux que certains enfants redécouvrent aujourd'hui avec fierté.

Protéger la langue, ce n'est pas seulement offrir des cours ou produire des dictionnaires. C'est créer des espaces où elle peut vivre : à la maison, dans les écoles, dans les médias, dans l'art. C'est accepter aussi qu'elle



évolue, qu'elle se transforme, sans perdre son âme. Une langue vivante est une langue utilisée, aimée, transmise sans honte.

Les enfants et les jeunes

Protéger l'avenir, c'est d'abord protéger ceux qui le portent. En 2026, nos enfants et nos jeunes font face à des réalités complexes : pression sociale, crise identitaire, dépendances, anxiété, mais aussi créativité, lucidité et courage.

Les protéger, ce n'est pas les surprotéger. C'est leur offrir des repères solides, une fierté culturelle, des adultes présents. C'est leur dire qu'ils ont le droit d'être qui ils sont, sans devoir se couper d'une partie d'eux-mêmes pour être acceptés. C'est aussi les écouter réellement, même lorsque leurs paroles dérangent.

Les aînés, gardiens du temps long

À l'autre extrémité du cercle, les aînés demeurent des piliers. En 2026, protéger les aînés signifie reconnaître leur rôle au-delà des cérémonies et des symboles. Leur parole est une boussole. Leur mémoire permet d'éviter de répéter certaines erreurs.

Protéger les aînés, c'est leur assurer des conditions de vie dignes, un accès aux soins, mais aussi une place active dans la communauté. C'est créer des ponts entre les générations, pour que le savoir circule dans les deux sens.

La santé globale

La santé ne se limite pas au corps. Elle inclut l'esprit, le cœur, les relations. En 2026, ce que nous voulons protéger, c'est le droit de guérir à notre manière. Cela passe par l'accès à des services



adaptés, mais aussi par la reconnaissance des pratiques traditionnelles, de la guérison communautaire, du lien avec la terre.

Protéger la santé, c'est aussi briser les silences autour des dépendances, des traumatismes, du suicide. Ce n'est pas un aveu de faiblesse : c'est un acte de courage collectif.

La dignité et l'autodétermination

Au fond, ce que nous voulons protéger en 2026, c'est notre dignité. Le droit de décider pour nous-mêmes. Le droit de ne pas être constamment définis par nos blessures, mais par notre force, notre créativité et notre avenir.

L'autodétermination n'est pas un privilège à négocier. C'est un droit fondamental. La protéger signifie rester vigilants, solidaires, informés. Cela signifie aussi cultiver l'unité dans la diversité des nations.

Choisir ce qui compte

Protéger, c'est choisir. On ne peut pas tout défendre en même temps, de la même manière. En 2026, il nous faudra faire des choix clairs, alignés avec nos valeurs. Ces choix ne seront pas toujours faciles, mais ils seront nécessaires.

Ce que nous voulons protéger, au final, ce n'est pas seulement ce que nous avons perdu ou risquons de perdre. C'est ce que nous sommes encore, profondément. Tant que nous saurons nommer l'essentiel, nous resterons debout.



CUISINER POUR RASSEMBLER



Dans plusieurs communautés des Premières Nations, cuisiner n'a jamais été un simple acte quotidien. C'est un geste relationnel, un langage silencieux, une manière de prendre soin. Autour du feu, du poêle ou de la table, la nourriture a toujours servi à rassembler les corps, mais aussi les mémoires, les histoires et les générations. Cuisiner, c'est nourrir bien plus que l'estomac.

À l'approche des rassemblements, des fêtes ou des moments importants de la vie communautaire, la cuisine devient un espace central. On s'y retrouve tôt le matin, parfois la veille. Les gestes se répètent, souvent appris sans recette écrite, transmis par l'observation, par la présence. Chaque plat raconte quelque chose : le territoire, la saison, la famille.

La cuisine comme mémoire vivante

Avant l'arrivée des produits industriels et des épiceries modernes, la cuisine autochtone reposait sur le savoir du territoire. Poissons fumés, viandes séchées, petits fruits conservés, racines et plantes médicinales : tout provenait de la terre et de l'eau. Ces pratiques n'étaient pas seulement fonctionnelles, elles étaient culturelles.

Aujourd'hui encore, préparer un ragoût de gibier, une bannique ou un poisson sur planche de bois, c'est faire revivre des gestes anciens. Même lorsque les ingrédients ont changé, l'intention demeure : nourrir le groupe, partager ce qui est disponible, honorer le don reçu. La cuisine devient alors un acte de continuité, une façon de dire que la culture est toujours vivante.

La table comme cercle

Dans plusieurs familles autochtones, la table ne suit pas toujours les règles rigides. On s'assoit où il y a de la place. Les enfants circulent. Les conversations se croisent. On sert souvent plus que nécessaire, par précaution, par générosité. Car la table est un cercle : elle accueille ceux qui arrivent, même à la dernière minute.

Cuisiner pour rassembler, c'est prévoir large. C'est s'assurer que personne ne repartira le ventre vide. C'est aussi accepter que la cuisine soit parfois bruyante, désordonnée, pleine de vie. Ce désordre apparent est en réalité un signe de santé communautaire.



Nourrir le corps, apaiser l'esprit

La nourriture joue aussi un rôle essentiel dans la guérison. Après un deuil, lors d'une cérémonie, après une période difficile, on cuisine. Non pas pour effacer la douleur, mais pour créer un espace sécurisant. Offrir un plat chaud, c'est offrir une présence, sans forcément trouver les mots justes.

Dans ce sens, cuisiner est un acte de soin. Il permet de ralentir, de se recentrer, de faire quelque chose de concret quand les émotions sont trop lourdes. Pour plusieurs personnes, se retrouver en cuisine avec une tante, une grand-mère ou un ami est parfois plus apaisant qu'une longue discussion.

Transmission entre les générations

La cuisine est l'un des rares espaces où les générations se croisent naturellement. Les enfants observent, posent des questions, goûtent. Les aînés corrigent un geste, racontent une anecdote, expliquent pourquoi on fait les choses ainsi et pas autrement.

Cette transmission n'est pas formelle. Elle se fait dans le quotidien, dans la répétition. Elle permet aux plus jeunes de développer une confiance, une autonomie, mais aussi un sentiment d'appartenance. Apprendre à cuisiner un plat traditionnel, c'est apprendre d'où l'on vient.

Adapter sans se perdre

Cuisiner pour rassembler aujourd'hui implique aussi de s'adapter. Les réalités ont changé : allergies, choix alimentaires, accès inégal aux aliments traditionnels. Pourtant, cette adaptation n'efface pas l'essence de la cuisine autochtone. Elle la transforme.

Ajouter des ingrédients modernes à une recette ancienne, ce n'est pas trahir la tradition. C'est la faire vivre dans le présent. Ce qui compte, ce n'est pas la pureté d'une recette, mais l'esprit dans lequel elle est préparée : partage, respect, intention.

La cuisine comme acte politique

Sans toujours le nommer ainsi, cuisiner peut aussi être un acte politique. Choisir de valoriser les aliments du territoire, de transmettre des recettes autochtones, de cuisiner en langue ancestrale, c'est affirmer une identité. C'est refuser l'effacement.

Dans les rassemblements communautaires, les pow-wow, les fêtes locales, la cuisine joue un rôle central. Elle crée un espace où les gens se reconnaissent, où les différences s'effacent le temps d'un repas. Elle rappelle que la communauté existe par les liens qu'elle entretient.

Se rassembler, encore et toujours

À une époque où l'isolement est de plus en plus présent, cuisiner pour rassembler est un geste précieux. Il demande du temps, de l'énergie, de la patience. Mais il offre en retour quelque chose de fondamental : le sentiment de faire partie d'un tout.

Cuisiner, c'est dire : « Tu es attendu. Tu as ta place. » Tant que ces gestes existeront, tant que des mains se mettront à l'ouvrage pour nourrir le groupe, les communautés continueront de se renforcer, une bouchée à la fois.



LITTÉRATURE AUTOCHTONE



L'amie de mon père

Moira-Uashteskun Bacon, écrivaine innue originaire de Pekuakamiulnuatsh (Mashteuiatsh) au Québec.

Paru récemment chez Éditions Hannenorak et recommandé dans les sélections littéraires mettant en valeur la littérature autochtone francophone.

L'amie de mon père raconte l'histoire de Maria, une jeune fille qui passe l'été dans la communauté de Pimitshuan avec son père, Tom Basile, convaincue qu'il la déteste. Rapidement, elle croise Kukuminash, une aînée mystérieuse, et fait l'expérience d'événements étranges — comme une pluie de pollen inhabituelle — qui la propulsent dans une forme de voyage intérieur et temporel. Elle se retrouve à côtoyer son père lorsqu'il était adolescent, à un moment charnière précédant une tragédie qui a marqué la communauté et façonné son présent.

Le roman mêle réalité et éléments oniriques pour explorer les thèmes du lien familial, de la mémoire, du deuil, et des blessures transgénérationnelles. C'est une œuvre puissante et poétique qui illustre comment le passé continue de vivre dans le présent, et comment la compréhension de l'un peut éclairer l'autre.

Pourquoi ce livre est populaire en 2025

Il a été recommandé par l'initiative Je lis autochtone!, qui met de l'avant les œuvres francophones d'auteurs autochtones au Canada.

Il est l'un des romans récents les plus commentés en littérature autochtone francophone, notamment parmi les jeunes lecteurs et les communautés autochtones, pour son traitement sensible de l'identité et des relations familiales.

L'autrice Moira-Uashteskun Bacon est citée comme une voix émergente et significative dans la littérature autochtone contemporaine en français.

Tshimishta-atamishkatinan ume Nipaiamianan mak Utshemitunan

Umeni Tshishe-minashtakana, nipakushenitenan tshetshi minuinniiek', minuenimuiek', mak minuatamek' mamu tshikanishuauat ume ussi-pipun.

Ninan kassinu etashiat kaiatusseshiht, tshipakushenimitinan tshetshi minu-nipaiamiaiek' mak minu-utinamek' ussi-pipun!

Nos meilleurs vœux pour Noël et le Nouvel An

En cette période des fêtes, nous vous souhaitons une année pleine de santé, de bonheur et de moments précieux partagés avec les vôtres.

De la part de toute l'équipe, nous vous souhaitons un Joyeux Noël et une très bonne année!

tshakapesh.ca

INNU-AIMUN - LANGUE | INNU-AITUN - CULTURE | TSHISHKUTAMATUN - ÉDUCATION



MANDY GULL-MASTY

UNE VOIX CRIE AU CŒUR DU POUVOIR EN 2025



En 2025, Mandy Gull-Masty s'impose comme l'une des figures autochtones les plus influentes du Canada. Originaire de la communauté crie de Waswanipi, au Québec, elle incarne une nouvelle génération de leaders autochtones capables de faire le pont entre les réalités du terrain et les plus hautes sphères décisionnelles du pays.

Son parcours est marqué par une série de premières. Avant d'entrer en politique fédérale, Mandy Gull-Masty est devenue la première femme grande cheffe du Grand Conseil des Cris du Québec, un rôle clé dans la défense des droits, du territoire et de l'autonomie de la Nation crie. À ce poste, elle s'est distinguée par une approche à la fois ferme et rassembleuse, mettant de l'avant le dialogue, la gouvernance responsable et la protection des générations futures.

En 2025, son influence prend une dimension nationale lorsqu'elle est élue députée fédérale dans la circonscription d'Abitibi-Baie-James-Nunavik-Eeyou. Peu après, elle est nommée ministre des Services aux Autochtones du Canada, devenant ainsi la première personne autochtone à occuper ce poste stratégique. Cette nomination marque un moment historique : pour la première fois, une femme issue des Premières Nations se retrouve directement responsable d'un ministère au cœur des relations entre l'État canadien et les peuples autochtones.

À la tête de ce ministère, Mandy Gull-Masty hérite de dossiers complexes : accès aux services essentiels, logement, santé, protection de l'enfance, infrastructures et autodétermination. Elle arrive toutefois avec une crédibilité unique. Elle connaît de l'intérieur les défis vécus dans les communautés, mais aussi leurs forces, leurs solutions et leur capacité de gouvernance.

Son leadership repose sur une conviction claire : les politiques autochtones ne peuvent plus être élaborées sans les peuples autochtones. Elle insiste sur la nécessité d'écouter les communautés, de respecter les savoirs locaux et de soutenir des solutions conçues par et pour les Premières Nations. Pour plusieurs observateurs, sa présence au Conseil des ministres contribue à changer le ton et la dynamique des discussions à Ottawa.

Pour les Premières Nations du Québec, Mandy Gull-Masty représente bien plus qu'une ministre. Elle est un symbole de représentation réelle, un rappel que les voix autochtones peuvent – et doivent – occuper les espaces de pouvoir. Son parcours inspire particulièrement les femmes et les jeunes, en montrant qu'il est possible de demeurer ancré dans son identité tout en influençant les décisions nationales.



Joyeuses fêtes



Minu nipaiamiak ashit tshikaishuat

Nous vous souhaitons du beau temps en famille



TSI

CONSTRUCTION
TSHIUEPIN